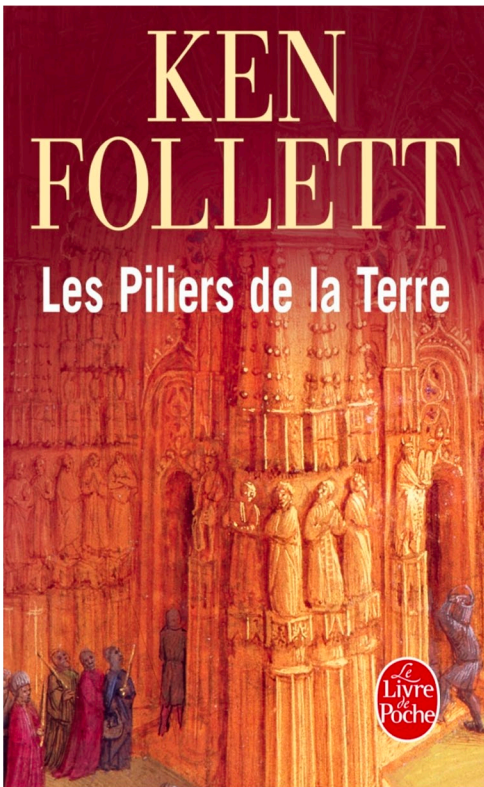


# le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Les Piliers de la Terre

*Ken Follett*



*Le Livre de Poche remercie les éditions Stock qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

KEN FOLLETT

*Les Piliers  
de la Terre*

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN ROSENTHAL

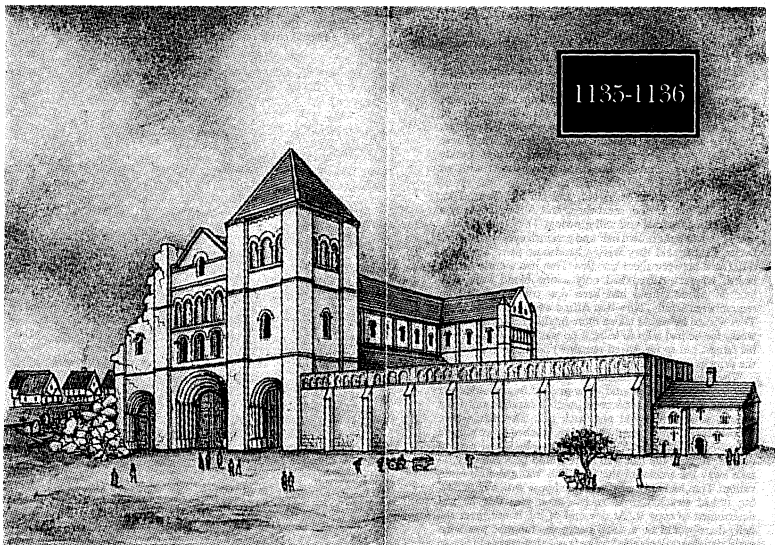
*Préface inédite de l'auteur*

STOCK

ELLEN

# PREMIÈRE PARTIE

1135-1136



# I

Dans une large vallée, au pied d'une colline en pente douce, Tom bâtissait une maison auprès d'un torrent.

Les murs montaient vite : ils avaient déjà trois pieds de haut. Les deux maçons que Tom avait engagés travaillaient avec ardeur sous le soleil, étalant le mortier, puis l'aplatisant avec leur truelle, tandis que leur manœuvre suait sous le poids des gros blocs de pierre. Alfred, le fils de Tom, préparait le mortier en comptant tout haut les pelletées de sable. Un charpentier, occupé à l'établi auprès de Tom, découpait avec soin une longueur de bois de hêtre avec une herminette.

A quatorze ans, Alfred était presque aussi grand que Tom : Tom dépassait d'une tête la plupart des hommes et Alfred, qui n'avait que deux pouces de moins, continuait à grandir. Ils se ressemblaient aussi : tous deux avaient les cheveux châtain clair et des yeux verts pailletés de marron. Leur seule différence, c'était la barbe : brune et bouclée chez Tom, un fin duvet blond chez Alfred. Jadis, ses cheveux étaient de cette couleur, se rappelait Tom attendri. Maintenant qu'Alfred devenait un homme, Tom aurait voulu le voir s'intéresser plus intelligemment à son travail, car il avait beaucoup à apprendre s'il voulait devenir maçon comme son père ; mais, jusqu'à maintenant, Alfred restait indifférent à l'art du bâtiment.

La maison, une fois terminée, serait la plus luxueuse à des lieues à la ronde. Le rez-de-chaussée serait occupé par un spacieux magasin avec un plafond en voûte pour éviter les risques d'incendie. La pièce à vivre se situerait au-dessus, accessible par un escalier extérieur : sa position élevée la rendrait difficile à attaquer et facile à défendre. Contre le mur de cette salle, Tom construirait une cheminée pour évacuer la fumée du feu. C'était une innovation : Tom n'avait encore vu qu'une seule maison avec une cheminée, mais l'idée lui avait paru si bonne qu'il était décidé à la copier. A un bout de la maison, au fond de la salle, il prévoyait une petite chambre à coucher, car c'était ce que les

filles de comte exigeaient aujourd'hui, trop raffinées pour dormir dans la salle commune avec les hommes, les servantes et les chiens de chasse. La cuisine occuperait un bâtiment séparé. Tôt ou tard une cuisine finit par prendre feu, c'est pourquoi il vaut mieux la bâtir à l'écart et se contenter d'une nourriture tiède.

Tom achevait l'entrée de la maison. Les montants de la porte seraient arrondis en manière de colonnes — petite touche distinguée pour les nobles époux qui allaient habiter ici. L'œil sur le modèle en bois qui lui servait de guide, Tom appuya son ciseau de fer à l'oblique contre la pierre et le tapota doucement avec un gros maillet. Les débris tombaient comme une petite pluie. Il accentuait l'arrondi, inlassablement, pour obtenir une surface aussi lisse que celle d'un pilier de cathédrale.

Il avait travaillé une fois sur le chantier d'une cathédrale, justement : à Exeter. Il s'était fâché quand le maître bâtisseur l'avait prévenu que son travail n'était pas tout à fait satisfaisant. Il se savait plus soigneux que le maçon moyen. Puis il avait compris que les murs d'une cathédrale ne devaient pas seulement être bien construits, ils devaient être *parfaits* : la cathédrale était destinée à Dieu. Mais, surtout, le bâtiment était si grand que la moindre inclinaison dans les parois, la plus légère variation de la verticale et de l'horizontale absolues risquait de menacer toute la structure. La mauvaise humeur de Tom céda la place à la fascination. La combinaison d'une construction extrêmement ambitieuse et de l'impitoyable attention au plus petit détail lui ouvrit les yeux sur les merveilles de son métier. Il apprit du maître d'Exeter l'importance des proportions, le symbolisme des divers nombres, et les formules presque magiques pour calculer la bonne largeur d'un mur ou l'angle d'une marche dans un escalier en spirale. Ces choses-là le captivaient et il fut surpris de découvrir que nombre de maçons les trouvaient incompréhensibles.

Peu de temps après, Tom, devenu le bras droit du maître bâtisseur, s'aperçut aussi de ses lacunes. L'homme était un grand artisan mais un mauvais organisateur, complètement dépassé par les difficultés du métier : se procurer assez de pierres pour suivre le rythme des maçons, s'assurer que le forgeron fabriquait les outils nécessaires, brûler la chaux et apporter le sable pour la confection du mortier, abattre les

arbres pour les charpentiers et obtenir assez d'argent du chapitre de la cathédrale pour payer !

Si Tom était resté à Exeter jusqu'à la mort du bâtisseur, il aurait pu devenir maître lui-même ; mais le chapitre se trouva à court d'argent — en partie à cause de la mauvaise gestion du bâtisseur — et les artisans durent partir chercher du travail ailleurs. On offrit à Tom le poste de bâtisseur au château fort d'Exeter, pour entretenir et améliorer les fortifications de la ville. Sauf accident, c'était un travail à vie. Mais Tom avait refusé, car il voulait bâtir une autre cathédrale.

Sa femme, Agnès, n'avait jamais compris cette décision. Il aurait pu avoir une bonne maison de pierre, des domestiques, une étable et de la viande sur la table à chaque souper ; elle ne pardonna jamais à Tom d'avoir laissé passer cette occasion, incapable de comprendre l'irrésistible désir de bâtir une cathédrale. La passionnante complexité de l'organisation, le défi intellectuel des calculs, la dimension même des murs, la beauté et la grandeur de l'édifice terminé. Du jour où il eut tâté de ce vin-là, Tom ne put jamais se satisfaire de moins.

Il y avait dix ans de cela. Depuis lors, ils n'avaient jamais séjourné longtemps nulle part. Tom dessinait la nouvelle salle capitulaire d'un monastère, travaillait un an ou deux sur un château ou bâtissait un hôtel pour un riche marchand ; mais, dès qu'il avait économisé un peu d'argent, il reprenait la route avec sa femme et ses enfants, à la recherche d'une autre cathédrale.

Il leva les yeux de son établi et vit Agnès plantée au bord du chantier, un panier à provisions dans une main, une grosse cruche de bière posée sur la hanche. C'était midi. Il la regarda avec tendresse. Personne ne l'aurait dite jolie, mais elle avait un visage plein de vigueur : un front large, de grands yeux bruns, le nez droit, la mâchoire solide. Ses cheveux bruns étaient coiffés avec une raie au milieu et ramenés en chignon sur la nuque. Elle était l'âme sœur de Tom.

Elle versa à boire à Tom et à Alfred. Ils se reposèrent un moment, les deux grands gaillards et la robuste femme, en buvant leur bière dans des écuelles de bois ; puis un quatrième membre de la famille arriva du champ de blé en sautillant : Martha, six ans et jolie comme un narcisse — mais un narcisse à court d'un pétale, car elle venait de

perdre deux dents de lait. Elle courut vers Tom, embrassa sa barbe poussiéreuse et quémанда une gorgée de sa bière. Il serra contre lui le petit corps anguleux. « Ne bois pas trop, sinon tu vas tomber dans un fossé », dit-il. Elle tourna autour de lui en titubant, mimant l'ivresse.

Ils s'assirent tous sur le tas de bois. Agnès tendit à Tom un quignon de pain, une épaisse tranche de bacon bouilli et un petit oignon. Il mordit dans la viande et se mit à peler l'oignon. Agnès donna ensuite leur part aux enfants avant de commencer à manger elle-même. Peut-être ai-je eu tort, songea Tom, de refuser ce travail assommant à Exeter et de partir en quête d'une cathédrale à bâtir ; pourtant, jusqu'à présent, j'ai toujours pu les nourrir tous.

Il découpa une tranche d'oignon et la mangea avec une bouchée de pain. Agnès annonça : « J'attends encore un enfant. »

Tom s'arrêta de mâcher. Un frisson de plaisir le parcourut. Ne sachant que dire, il se contenta de sourire bêtement. Après un moment de silence, elle rougit et ajouta : « Quelle surprise, tu ne trouves pas ? »

Tom la serra dans ses bras. « Eh bien, dit-il, un bébé pour me tirer la barbe ! Et moi qui pensais que le prochain serait celui d'Alfred.

— Ne te réjouis pas encore, répondit Agnès. Et n'oublie pas : cela porte malheur de nommer l'enfant avant sa naissance. »

Tom acquiesça. Agnès avait fait plusieurs fausses couches. Après un bébé mort-né, une autre petite fille, Mathilda, n'avait vécu que deux ans. « J'aimerais avoir un garçon, dit-il. Maintenant qu'Alfred est si grand. Pour quand est-ce ?

— Après Noël. »

Tom commença à calculer. La carcasse de la maison serait terminée au premier gel, il faudrait recouvrir la maçonnerie de paille pour la protéger pendant l'hiver. Les maçons passeraient la saison froide à tailler les pierres pour les fenêtres, les voûtes, l'encadrement des portes et de la cheminée, tandis que le charpentier préparerait les planchers, les portes et les volets, et Tom construirait l'échafaudage pour attaquer le premier étage. Puis, au printemps, il ferait la voûte du magasin, le plancher de la salle au-dessus et poserait le toit. Le travail nourrirait la famille jusqu'à la



Pentecôte. A cette époque, le bébé aurait six mois. Ensuite ils partiraient.

« Bon, dit-il d'un ton satisfait. C'est bien. » Il croqua une autre tranche d'oignon.

« Je suis trop vieille pour porter des enfants, dit Agnès. Il faut que ce soit mon dernier. »

Tom réfléchit. Il ne connaissait pas exactement son âge, mais bien des femmes de la même génération avaient encore des enfants. Il était vrai pourtant qu'elles souffraient plus en vieillissant et que leurs bébés n'étaient pas aussi forts. Elle avait sans doute raison. Mais comment éviter de nouvelles naissances ? se demanda-t-il. Il n'y avait qu'un seul moyen. Un nuage vint assombrir son humeur.

« Je trouverai peut-être un bon travail dans une ville, dit-il pour la rassurer. Une cathédrale ou un palais. Nous pourrions alors avoir une grande maison avec des parquets de bois, une servante pour t'aider à t'occuper du bébé. »

Le visage d'Agnès se durcit : « Peut-être », répliqua-t-elle seulement d'un ton sceptique. Elle n'aimait pas entendre parler de cathédrale. Si Tom n'avait jamais travaillé sur une cathédrale, disait son expression, elle vivrait peut-être aujourd'hui dans une maison en ville, avec des économies enfouies sous l'âtre, sans s'inquiéter pour l'avenir.

Tom détourna les yeux et mordit à nouveau dans le lard. Il se sentait découragé. Il mâchonna un moment la viande dure sans rien dire. Soudain, on entendit un cheval. Tom pencha la tête pour mieux écouter. Le cavalier arrivait sous le couvert des arbres, venant de la route, par un raccourci qui évitait le village.

Quelques instants plus tard, un jeune homme apparut au trot sur un poney et mit pied à terre. Il avait l'air d'un écuyer, une sorte d'apprenti chevalier. « Ton seigneur arrive », annonça-t-il. Tom se leva. « Vous voulez dire lord Percy ? » Percy Hamleigh était un des notables du pays, propriétaire de cette vallée et de bien d'autres, et finançait la construction de la maison.

« Son fils, dit l'écuyer.

— Ah ! Le jeune William. » C'était William, le fils de Percy, qui devait occuper cette maison après son mariage. Il était fiancé à lady Aliena, la fille du comte de Shiring.

« Lui-même, dit l'écuyer. Il est très en colère. »

Tom sentit son cœur se serrer. Il était toujours difficile

de discuter avec le propriétaire d'une maison en construction, mais avec un propriétaire furieux, cela devenait impossible.

« Pourquoi cette colère ?

— Sa fiancée l'a repoussé.

— La fille du comte ? » fit Tom, surpris. La peur le saisit : lui qui venait de croire son avenir assuré. « Je pensais que tout était arrangé.

— Nous aussi... sauf lady Aliena, semble-t-il, répondit l'écuyer. Dès l'instant où elle l'a rencontré, elle a annoncé que pour rien au monde elle ne l'épouserait. »

Tom fronça les sourcils. Il refusait d'en croire ses oreilles.

« Mais, si je me souviens bien, le garçon n'est pas mal.

— Comme si dans sa position cela changeait quelque chose, intervint Agnès. Si les filles de comte pouvaient épouser qui leur plaît, nous serions tous gouvernés par des ménestrels et des hors-la-loi aux yeux tendres.

— Elle peut encore changer d'avis, remarqua Tom, plein d'espoir.

— Elle le fera si sa mère la fouette, affirma Agnès.

— Sa mère est morte », dit l'écuyer.

Agnès hocha la tête. « Cela explique pourquoi elle ne connaît pas la vie. Mais son père la forcera, non ?

— Il semble, reprit l'écuyer, qu'il a promis de ne jamais lui faire épouser quelqu'un contre son gré.

— Voilà un engagement bien stupide ! » fit Tom avec colère.

Comment un homme puissant pouvait-il céder ainsi au caprice d'une fille ? Le mariage d'Aliena affectait les alliances militaires, les finances du seigneur... même la construction de cette maison.

« Elle a un frère, poursuivit l'écuyer, alors ce n'est pas si important de savoir qui elle épouse.

— Tout de même...

— Le comte est un homme inflexible, poursuivit l'écuyer. Il ne veut pas revenir sur une promesse, même faite à une enfant. » Il haussa les épaules. « C'est ce que l'on dit. »

Tom regarda les murs de pierre de la future maison. Il n'avait pas encore épargné assez d'argent pour passer l'hiver avec sa famille, se rendit-il compte avec angoisse.

Peut-être le garçon trouverait-il une autre épouse pour partager cette demeure avec lui. Il peut choisir dans tout le comté, pensa-t-il.

D'une voix incertaine d'adolescent, Alfred dit : « Par le Christ, je crois que c'est lui. » Ils regardèrent tous en direction du champ. Un cheval arrivait du village au galop, soulevant sur le chemin un nuage de poussière. C'était la taille aussi bien que la vitesse du cheval qui avait surpris Alfred : il n'avait jamais vu de bête si énorme. Ce destrier était au garrot aussi haut qu'un homme et large en proportion. Ces chevaux-là n'étaient pas élevés en Angleterre, ils venaient d'au-delà des mers et coûtaient des sommes considérables.

Tom fourra le reste de son pain dans la poche de son tablier en cuir, puis plissa les yeux dans le soleil. Le cheval couchait les oreilles, ses naseaux frémissaient, mais il relevait la tête, signe qu'il n'était pas emballé. En effet, le cavalier tira sur les rênes et l'énorme animal parut ralentir un peu. Tom percevait maintenant le martèlement des sabots sur le sol. Il chercha des yeux Martha pour la mettre à l'abri ; Agnès eut la même pensée. Mais l'enfant avait disparu. « Dans le blé », dit Agnès ; Tom avait déjà deviné et gagnait à grands pas le champ. Le cœur serré d'angoisse, il parcourut du regard les épis qui ondulaient au vent, pas trace de la fillette.

Une seule idée lui vint : ralentir le cheval. Il s'avança sur le chemin, en écartant les bras, droit vers le destrier qui chargeait. Le cheval l'aperçut, et ralentit aussitôt. Mais, sous les yeux de Tom, horrifié, son cavalier l'éperonna.

« Maudit idiot ! » rugit Tom, bien que le cavalier ne pût l'entendre.

Ce fut alors que Martha déboucha du champ sur le sentier, quelques pas devant Tom.

Celui-ci resta un instant pétrifié de terreur. Puis il bondit en avant, criant et agitant les bras ; mais la bête était un destrier, entraîné à charger des hordes hurlantes, et elle ne broncha pas. Martha demeurait plantée au milieu de l'étroit chemin, comme figée par la vue de ce monstre qui fonçait sur elle. En un éclair, Tom comprit avec désespoir qu'il ne la rejoindrait pas à temps. Il se jeta de côté, et, à la dernière seconde, le cheval fit un écart dans l'autre sens. L'étrier du cavalier effleura les cheveux de Martha ; un sabot marqua un trou rond dans le sol près de son pied nu, et le cheval

fila, les aspergeant de terre. Tom saisit l'enfant dans ses bras et la serra contre son cœur battant.

Il resta un moment immobile, soulagé, les jambes molles. Puis il sentit la fureur monter en lui à cause de l'imprudence de ce stupide jeune homme juché sur son destrier. Il tourna vers lui un regard furieux. Lord William ralentissait son cheval, en tirant sur les rênes, les jambes tendues en avant. Le cheval évita le chantier, secoua la tête et rua, mais William resta en selle. Il mit son cheval au petit galop, puis au trot en lui faisant décrire un large cercle.

Martha sanglotait. Tom la confia à Agnès et attendit William.

Le jeune seigneur était un grand gaillard d'une vingtaine d'années, avec des cheveux jaunes et des yeux étroits qui lui donnaient l'air de toujours cligner. Il portait une courte tunique noire, des hauts-de-chausses noirs aussi et des chaussures de cuir dont les lacets se croisaient jusqu'aux genoux. Vissé sur sa selle, il ne semblait nullement ému de l'incident. Ce jeune imbécile ne sait même pas ce qu'il a fait, se dit Tom amèrement. Que j'aimerais lui tordre le cou !

William arrêta sa monture devant le tas de bois et regarda les bâtisseurs. « Qui commande ici ? » demanda-t-il.

Tom s'approcha du cheval et le prit par la bride. « C'est moi le maître bâtisseur, dit-il d'un ton crispé. Mon nom est Tom.

— Cette maison ne sert plus à rien, dit William. Renvoie tes hommes. »

C'était exactement ce que Tom redoutait. Mais il se cramponnait à l'espoir que William était simplement impétueux et que l'on pourrait le persuader de changer d'avis. Au prix d'un grand effort, il répondit d'un ton calme : « Mais il y a déjà tant de travail de fait ! Pourquoi gaspiller ce que vous avez dépensé ? Vous aurez besoin de cette maison un jour.

— Je ne te demande pas comment gérer mes affaires, Tom le bâtisseur, dit William. Vous êtes tous renvoyés. » Il tira sur les rênes, mais Tom tenait la bride. « Lâche mon cheval », cria William d'un ton menaçant.

Tom avala sa salive. William s'apprêtait à éperonner son cheval. Tom tira de sa poche le croûton de pain restant de son déjeuner, le montra au cheval qui baissa la tête et le

croqua. « Il y a encore des choses à régler avant que vous partiez, monseigneur, dit Tom doucement.

— Lâche mon cheval, répéta William, ou je te fais sauter la tête. » Tom le regarda dans les yeux, essayant de ne pas montrer sa peur. Il était plus fort que William, mais cela ne servirait à rien si celui-ci dégainait son épée.

« Tom, murmura Agnès apeurée, fais ce que dit le seigneur. »

Il y eut un silence de mort. Transformés en statues, les autres ouvriers observaient la scène. Tom savait que la prudence serait de céder. Mais William avait failli piétiner sa fille et le maçon était furieux. Aussi, le cœur battant, reprit-il : « Il faut nous payer. »

William poussa sa monture, mais Tom tenait solidement la bride et le cheval n'obéit pas, cherchant encore du pain dans la poche du tablier de Tom. « Allez demander vos gages à mon père ! » lança William excédé.

Tom entendit le charpentier répondre d'une voix blanche :

« C'est ce que nous allons faire, monseigneur, merci beaucoup. » Misérable lâche, pensa Tom, mais lui-même tremblait. Il se força néanmoins à dire : « Si vous voulez nous congédier, il faut nous payer selon la coutume. La maison de votre père est à deux jours de marche d'ici et, quand nous arriverons, il n'y sera peut-être pas.

— Des hommes sont morts pour moins que cela », dit William, les joues rouges de colère.

Du coin de l'œil, Tom vit l'écuyer poser la main sur le pommeau de son épée. Il savait qu'il devait renoncer maintenant, mais une colère obstinée lui nouait le ventre, et, si effrayé qu'il fût, il ne se décidait pas à lâcher la bride. « Payez-nous d'abord et tuez-moi ensuite, lança-t-il. Peut-être que l'on vous pendra pour cela, peut-être pas ; mais vous mourrez tôt ou tard. Moi je serai au paradis et vous irez en enfer. »

Le ricanement se figea sur le visage de William qui devint très pâle. Tom s'étonna : qu'est-ce qui avait effrayé le garçon ? Sûrement pas de lui avoir parlé de pendaison : un seigneur ne courait guère le risque d'être pendu pour le meurtre d'un artisan. Craignait-il l'enfer ?

Ils se dévisagèrent quelques instants. Tom vit avec stupéfaction, puis soulagement, l'expression de colère et de mépris de William se dissiper pour céder la place à

l'angoisse. Le jeune homme prit une bourse de cuir à sa ceinture et la lança à son écuyer en disant : « Paye-les. »

Tom alors força sa chance. Comme William tirait sur ses rênes et que le cheval s'écartait, le maçon le suivit sans lâcher la bride et dit : « Une pleine semaine de gages avec le congé, c'est la coutume. » Agnès retenait son souffle, juste derrière lui, et il savait qu'elle le trouvait fou de prolonger la confrontation. Mais il insista. « Cela fait six pence pour le manœuvre, douze pour le charpentier et chacun des maçons et vingt-quatre pour moi. Soixante-six pence en tout. » Il calculait vite.

L'écuyer interrogea son maître du regard. William acquiesça, rageur : « Très bien. »

Tom lâcha la bride et recula d'un pas. William fit tourner son cheval, le talonna vigoureusement et la bête bondit dans le champ de blé pour rejoindre la route.

Tom s'assit sur le tas de bois. Il se demandait ce qui l'avait pris. Quelle folie l'avait saisi de défier lord William ainsi ! Il pouvait s'estimer heureux d'être encore vivant.

Le martèlement des sabots du destrier s'éloignait. L'écuyer vida sur une planche le contenu de la bourse. Tom sentit une vague de triomphe en entendant les pièces d'argent, brillantes dans le soleil, tomber en cascade. Une folie, mais un succès : il avait obtenu un juste paiement pour lui-même et pour les hommes qui travaillaient sous ses ordres. « Même les seigneurs doivent suivre les usages », dit-il.

Agnès l'entendit. « J'espère simplement que tu n'auras jamais besoin de demander du travail à lord William », dit-elle avec aigreur. Tom lui sourit. Il comprenait qu'elle bougonnait parce qu'elle avait eu peur. « Ne me gronde pas, ou tu n'auras que du lait caillé à donner à ton bébé quand il naîtra.

— Je ne pourrai nourrir personne, à moins que tu ne trouves du travail pour l'hiver.

— L'hiver est encore loin », répondit Tom.